

Dans le Nordeste, la «bourse famille» remplit les estomacs

Le programme d'aide social, développé par Lula, lui a acquis le vote des pauvres.

Par Chantal RAYES

QUOTIDIEN : Samedi 30 septembre 2006 - 06:00

Terezinha (Etat de Pernambuco) envoyée spéciale

«O n survit grâce à Dieu et à lui», dit Maria. «Lui», c'est Lula. «Survivre» pour Maria, c'est enfin pouvoir donner trois repas quotidiens à ses huit enfants. Cela, grâce aux petits boulots de journalier agricole de son mari et de ses aînés, mais aussi à la «bourse famille», le principal programme social de Lula, une aide moyenne de 61 reais (22 euros) par mois qui touche désormais les 11,1 millions de foyers vivant officiellement sous le seuil de pauvreté (un quart de la population). «*Avec cette aide, Lula a dépassé tous mes espoirs*», ajoute cette quadragénaire. Comme bien des Brésiliens pauvres, Maria a un téléviseur, «*acheté à crédit*». Mais pas de salle de bains, juste un cube de béton improvisé dans la cour, à côté duquel elle a posé des seaux d'eau.

A Terezinha, ville de 6 300 habitants où elle réside, il n'y a pas l'eau courante, et tout le monde n'a pas encore l'électricité, mais des panneaux signalent le programme d'électrification du gouvernement. Située dans l'arrière-pays semi-aride du Pernambuco, l'un des neuf Etats du Nordeste, Terezinha est l'une des villes les plus pauvres du Brésil. Les rues de la bourgade, bordées de maisons aux couleurs pastel, sont néanmoins asphaltées. Contrairement à Maria, Ivalda, qui ne travaille qu'un jour par semaine, n'arrive pas encore à nourrir ses deux enfants. «*Mais, dit-elle, ça va mieux grâce à la bourse famille. Désormais, ils ont tous les jours de quoi manger, au moins une fois. Avant, il manquait parfois de la nourriture*». Teresa, elle, peut compter sur la pension de sa belle-mère. Elle a donc profité de l'aide pour «*acheter à crédit un matelas pour [ses] deux filles, qui n'en avaient pas*».

Questionnaires. Introduit fin 2003, près d'un an après l'arrivée au pouvoir de Lula, la bourse famille fédère cinq programmes d'aide qui existaient déjà sous le gouvernement du président Cardoso. Mais leur montant moyen et le nombre des bénéficiaires ont quasiment triplé. Le recensement de ces derniers est établi par les mairies et approuvé par Brasília, qui a renforcé les contrôles après la découverte de fraudes. Les postulants doivent répondre à un questionnaire sur leurs revenus difficiles à prouver dans les milieux pauvres, où le travail au noir est courant mais aussi leur niveau d'éducation ou l'état de leur logement. L'aide est versée à la mère, jugée plus encline à le dépenser pour ses enfants. En échange, elle doit les scolariser et les vacciner.

Selon Marcelo Neri, directeur du centre de politiques sociales de la fondation Getulio-Vargas, le programme a contribué à la baisse de la pauvreté qui s'est accélérée dès 2001 après l'introduction des premières aides par Cardoso. «*La bourse famille ne coûte pas cher [environ 0,5 % du PIB, ndlr] et a le mérite de faire parvenir l'argent aux plus pauvres*, explique-t-il. *Dans un pays qui destine une grande partie de ses dépenses sociales à la classe moyenne et aux élites [via les retraites, ndlr], c'est une révolution*». C'est dans le Nordeste, région la plus pauvre du Brésil, où le programme a le plus d'impact, que la popularité du Président est la plus forte. Ici, les sondages lui accordaient 70 % des intentions de vote. «*Moi, il m'est arrivé de pleurer de faim*, dit Josefa, mère au foyer. *Alors, je voterai Lula parce qu'il me remplit l'estomac*». Les scandales de corruption mettant en cause sa formation, le Parti des travailleurs, Josefa en a entendu parler, ce qui n'est pas le cas de tout le monde ici, mais répète la version du Président : «*C'est un coup tordu de ses adversaires pour l'abattre*».

Membre du Parti du front libéral (opposition de droite), Ezaú Gomes da Silva, maire de Terezinha, regrette, lui : «*Certains ne veulent plus travailler depuis qu'ils touchent l'aide sociale. Il devient difficile de trouver de la main-d'oeuvre pour l'agriculture, mais il est vrai aussi qu'il y a peu d'opportunités*». «Emprego», un emploi, c'est ce que Maria attend maintenant de Lula. «*Nous voudrions aller chercher du travail à São Paulo, mais nous n'en avons pas les moyens*», déplore-t-elle.

«**Dépendance**». Pour les spécialistes, la bourse famille est une mesure d'urgence, incapable à elle seule d'éradiquer la pauvreté. «*La croissance modeste de l'économie brésilienne a accru la dépendance des plus pauvres aux aides de l'Etat*, note Marcelo Neri. *Le défi, c'est maintenant de leur donner les moyens de s'en émanciper*». Le gouvernement affirme être en train de créer «*des portes de sortie*», en leur donnant accès à d'autres politiques sociales : alphabétisation, formation professionnelle, crédit à l'agriculture familiale. Mais il faudrait surtout créer plus d'emplois et investir davantage dans d'autres mesures structurelles comme l'accès à l'eau. Des progrès ont été faits avec l'installation, dans les zones frappées par la sécheresse, de citernes permettant de recueillir l'eau de pluie mais on est encore loin du compte. Et la réforme agraire se fait attendre, du moins ici.

Près de Terezinha, au bord d'une autoroute, soixante familles attendent depuis quatre ans un lopin de terre, sous des tentes en plastique. «*On a cru qu'il serait plus facile d'en obtenir un avec Lula, c'est pourquoi nous nous sommes installés ici peu après son élection, à l'initiative d'un mouvement des sans-terre*», raconte Cosmo, lui aussi bénéficiaire de la bourse famille. Si le Président n'a pas tenu ses promesses, «*c'est qu'il n'a pas encore pu le faire*», estime le paysan : les souffrances de l'enfant pauvre qu'a été Lula lui valent la confiance inébranlable des humbles. Cosmo et sa famille voteront donc Lula pour la deuxième

fois. «*Avant 2002, nous ne l'aimions pas parce qu'on nous disait qu'il était communiste et qu'il retirerait nos pensions*», se souvient sa mère, Joana. Qui ça «on»? «*Les riches.*» Comme tout le monde ici, Joana est indifférente aux «affaires» et convaincue que «*Lula n'y est pour rien*». Quand on lui demande d'où elle tient cette certitude, la vieille femme répond : «*Du cœur.*»

<http://www.liberation.fr/actualite/monde/207771.FR.php>

© Libération